

Le poney musey et les pratiques vétérinaires (région de Gobo, Nord-Cameroun)

Éric CARDINALE

CIRAD,
Élevage et médecine vétérinaire,
Campus international de Baillarguet, F-34398 Montpellier cedex 5 (France)
eric.cardinale@cirad.fr

Christian SEIGNOBOS

IRD,
2 rue des Dominicains, F-13200 Arles (France)
christian.seignobos@wanadoo.fr

Cardinale É. & Seignobos C. 2004. – Le poney musey et les pratiques vétérinaires (région de Gobo, Nord-Cameroun). *Anthropozoologica* 39 (1) : 43-60.

RÉSUMÉ

Le poney a, chez les Musey, un statut spécifique, qui le situe entre l'homme et l'animal. Sa carrière est jalonnée de rituels qui s'apparentent fortement aux rites de passage de la vie d'un Musey.

Les affections du poney et les soins qui s'y rattachent prennent en compte cette part d'humanité. La pharmacopée musey dispose d'un important registre relatif au poney et qui recoupe, en partie, celui réservé à l'homme.

L'originalité s'exprime aussi dans les interventions auxquelles se livrent les Musey sur leurs équidés pour soigner des maladies cutanées et des affections de l'appareil locomoteur. Ces savoirs sont, néanmoins, en recul devant des formes de soins relevant d'aires culturelles plus vastes et intéressant d'autres races équine.

MOTS CLÉS

Poney,
Musey,
pharmacopée,
soins vétérinaires,
Nord-Cameroun,
Tchad.

ABSTRACT

The Musey pony and veterinary practices (Gobo region, northern Cameroon).

Among the Musey people, the pony has a specific status, situated between animal and human. Its career is marked by rituals which are closely related to rites of passage in the life of a Musey.

The treatments used for physical disorders in the pony demonstrate the closeness to humans. The Musey pharmacopeia contains a wide range relative to the pony and which overlaps in part that reserved for humans.

Originality may also be seen in the treatments used by the Musey on their equines to cure skin diseases and disorders of the locomotor system. This knowledge is however in retreat, confronted by forms of treatment related to larger cultural areas and concerning other horse breeds.

KEY WORDS

Pony,
Musey,
pharmacopoeia,
veterinary care,
northern Cameroon,
Chad.

Dans les plaines du moyen Logone, les Musey pratiquent un élevage qui pouvait être qualifié de relictuel il y a une vingtaine d'années encore, celui du poney. Au XIX^e siècle, en revanche, cet équidé était encore présent dans la plupart des populations du bassin méridional du lac Tchad. Aujourd'hui, seuls les Musey — et les Marba qui leur sont apparentés — vivant entre Logone et basse Tandjilé, à la fois sur le Cameroun et sur le Tchad, sont dépositaires de cette civilisation passée du cheval (Fig. 1). Le cheval est toujours à l'honneur pour la classe des vieux adultes, alors que les jeunes le réduisent de plus en plus à un simple animal de trait.

Notre étude portera essentiellement sur les Musey du canton de Gobo, au Cameroun, mais limitrophes du Tchad (Fig. 2).

UN PONEY MI-HOMME, MI-BÊTE

Les assertions des Musey à propos de leur poney ont de quoi surprendre. « C'est un homme, mais pas tout à fait un homme... » et cette ambiguïté sera à la base des relations du Musey et de sa monture.

LE PONEY : LA RICHESSE PAR EXCELLENCE

Le poney est — ou était jusque dans les années 1950 — au centre du système social musey. Il servait des sociétés tournées vers la chasse et la rapine, contrôlées par une oligarchie guerrière (*saa ngolda*). Il représentait la richesse et l'unité de base des dots. En fait, les bons chevaux, rapides et résistants, *kuluma*, faisaient l'objet de tout un enjeu de pouvoir. Quant aux autres, les *buluma*, ils se comptabilisaient en unités de dot et transitaient dans les concessions au gré des échanges matrimoniaux. Par des ventes ostentatoires et des prêts, le poney irriguait tout le système des relations sociales. Un Musey tirait orgueil des chevaux qu'il avait possédés, de leur

renommée et du prix auquel il les avait acquis ou cédés.

LA CARRIÈRE D'UN PONEY ET LES ÉTAPES DE LA VIE D'UN MUSEY

Seule la carrière d'un *kuluma* est retenue. À la naissance d'un poney, le propriétaire récite, comme pour celle d'un enfant, les formules de chance, en rythmant ses propos selon les chiffres réservés à chaque sexe. On organise les mêmes réjouissances que pour la naissance d'un enfant, y compris dans le cas de jumeaux où l'on reprend tous les symboles de couleurs et de choix de nourritures. À cette occasion, des rites carnavalesques ont encore lieu dans certains villages (Gariné 1975). On donne à la jument des aliments reconstitutifs comme à la jeune femme relevant de couches. Le poulain subit également, comme les nourrissons musey, un gavage d'eau additionnée de dépuratifs (*ciida*). Si la jument manque de lait, on lui administre des lactifères et on fait boire aux poulains du lait de vache dans des biberons en cucurbitacées. On pratique, comme pour les enfants, une ablation dite « de la lnette » sur les filets de la bouche.

La première taille de la crinière, rituel plus ou moins complexe selon les sociétés villageoises musey, est souvent comparée à l'initiation des jeunes gens. Le poulain subit, en effet, un certain nombre d'épreuves et reçoit un nom. La monte peut alors commencer.

Comme pour l'homme, le poney est soumis à l'interdit de l'inceste¹ (*yoona*). Si la jument est couverte par un « fils », un « frère », il faut sans délais exiler la jument, voire les deux fautifs, chez des neveux utérins des propriétaires, qui vont se charger de les vendre. Un cas de bestialité entraînait le bannissement du village pour le coupable et la vente de l'animal.

L'acquisition d'un poney suit les mêmes démarches que pour la recherche d'une épouse, avec la participation de témoins (Gariné 1975).

1. Les lignées devaient être suivies et les saillies recherchées se paient parfois cher. Dans la réalité, toutefois, les « accidents » sont nombreux et la pratique de l'infibulation (pratiquée chez les Marba) ne résolvait rien dans la mesure où elle n'était pas systématique.

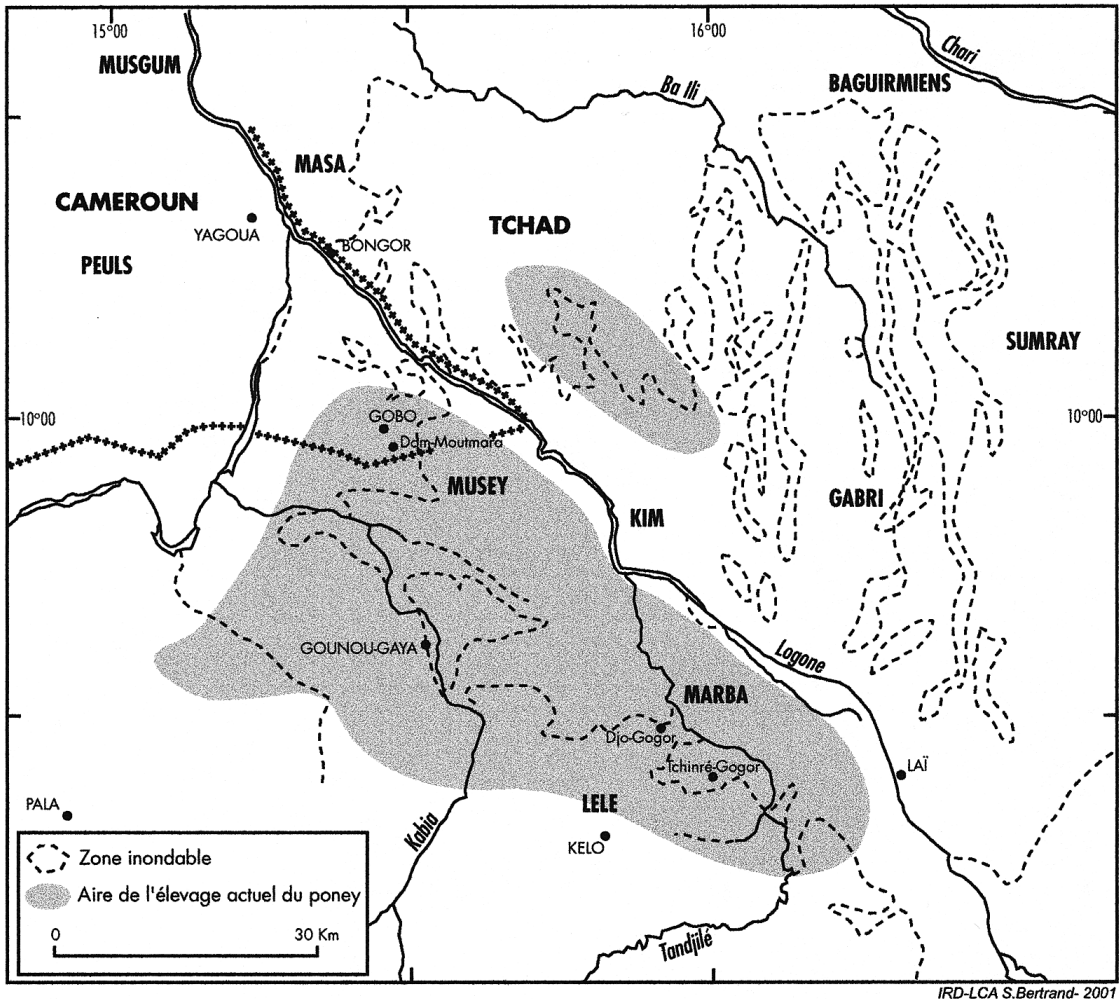


Fig. 1. – Carte de la région de Gobo (Nord-Cameroun) (dessin S. Bertrand, IRD).

On n'achète pas, en effet, un poney, on le « dote ». On ne peut le quérir qu'à l'extérieur de son lignage, comme pour une femme : « Là où tu peux doter une femme, tu peux doter un poney. » À sa mort, le *kuluma* est toujours pleuré, parfois avec des tambours de deuil comme pour un grand guerrier. On vient de loin présenter ses condoléances au propriétaire éploré et on le soutient dans sa veillée funèbre. On enterrait le poney, jusque vers les années 1950, près des chemins fréquentés et on fichait sur sa tombe des pieux qui, suivant une sémiologie complexe, rap-

pelait ses exploits, comme sur les tombeaux des guerriers.

COMMENT ENTRETENIR ET SOIGNER UN TEL ANIMAL ?

Pour les Musey, le poney posséderait les mêmes viscères qu'un homme et ils réfutent qu'il soit exclusivement herbivore. Ils lui font boire du sang et pilent des morceaux de viande avec du mil qu'ils lui donnent avant et après les grandes chasses. Ils affirment que la gestation d'une jument est en tout point semblable à celle d'une femme. Les

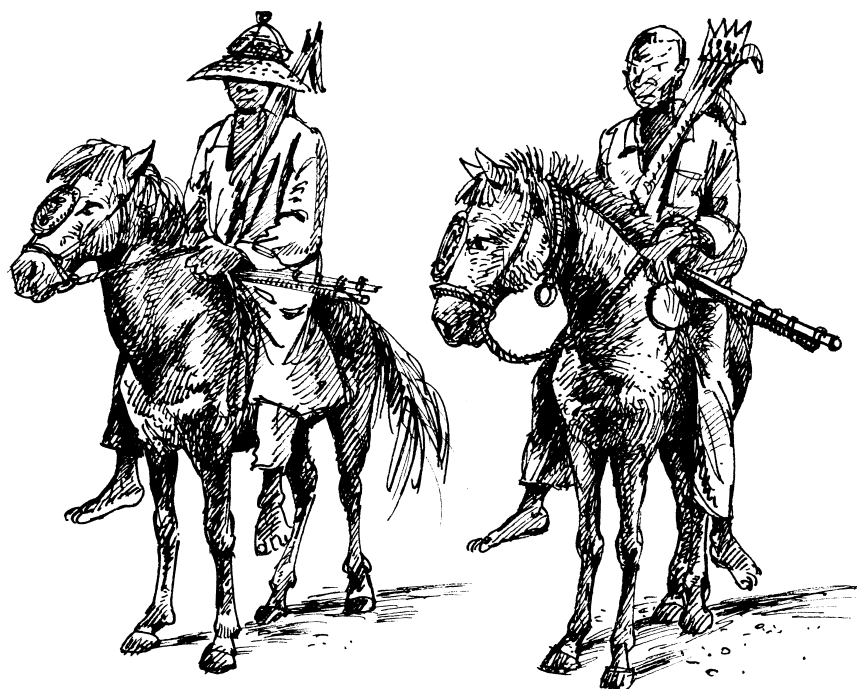


FIG. 2. – Cavaliers et poneys musey de la région de Gobo (dessin C. Seignobos).

questions à propos de la castration du poney ou de la consommation de sa viande déclenchent une réaction scandalisée.

Le poney manifesterait, dans bien des cas, des qualités supérieures à celle d'un humain. Il marche et nage sans se fatiguer ; il pressent le danger, en particulier la présence d'un fauve ; il est nyctalope (grâce aux châtaignes sur les antérieurs, appelées *hidi cengeda*, les « yeux de la nuit ») et il ramène son maître chez lui à travers les plus épaisses ténèbres.

Le Musey a toutefois sur sa monture un double discours, l'un « idéologique » quant à son humanité et un autre issu d'une promiscuité quotidienne, et qui se révèle plus proche des comportements habituellement relevés chez un animal.

Nous avons essayé, dans un premier temps, d'attirer les Musey sur les grilles classificatoires de nos connaissances en matière d'affections équinés, pour ensuite tenter de passer par le prisme des intéressés eux-mêmes.

LES PRINCIPALES AFFECTIONS DU PONEY MUSEY ET LEURS TRAITEMENTS

Pour plus de commodité, les affections reconnues par les Musey sont exposées à travers la nomenclature vétérinaire formelle, tout en sachant qu'elles ne s'y intègrent que partiellement. Les maladies hors nomenclature, mais désignées comme telles par les Musey, seront décrites à part.

LES MALADIES INFECTIEUSES

Bwotna, la peste équine

Le terme musey *bwotna kulmina* signifie « épidémie des chevaux » et fait référence aux vagues épidémiques qui ont frappé les équidés dans le passé.

Les signes de la forme pulmonaire, jetage spumeux, hyperthermie et mort par asphyxie en 24 ou 48 heures, nous ont été plusieurs fois décrits. Ces manifestations, parfaitement connues et

conduisant à des mortalités importantes, prouvent que cette maladie a existé sous forme épizootique. Toutefois, dans cette zone d'enzooties, les formes fébriles bénignes peuvent prendre le relais des manifestations spectaculaires et sont alors malaisément décelables en tant que peste équine. La maladie existe encore. Elle a été mise en évidence dans la région de Maroua vers 1950, à partir de prélèvements de poumons et de foies de chevaux barbes, venus du Tchad.

Eleona, maladie vénérienne, syphilis

Eleona signifie « maladie vénérienne », « syphilis ». Elle est considérée par les Musey comme une maladie commune à l'homme et au poney². Elle serait la conséquence de rapports contaminants avec des bêtes malades. Elle pourrait rendre compte d'une contamination autre, l'animal broutant l'herbe après le passage d'un cheval atteint par *eleona*. Certains informateurs, jeunes, incriminent également les mouches.

C'est l'affection jugée la plus grave. Elle apparaît sous forme de gros boutons à l'intérieur des pattes postérieures, puis ils gagnent tout le corps et laissent échapper un liquide comme de la glaire qui évolue vers le pus. Ces signes se rapprochent de ceux de la vérole³. Les symptômes de la morve ont parfois été décrits avec une grande précision, dessins sur le sable à l'appui⁴. La forme cutanée, avec présence d'ulcères libérant un pus huileux, d'hypertrophies ganglionnaires et de lymphangites — les premières désignées comme des « boules » et les seconds comme des « cordes » — est la plus visible, partant la plus fréquemment évoquée⁵.

Le diagnostic différentiel avec la lymphangite épizootique fondé uniquement sur les descriptions des éleveurs est toutefois difficile à réaliser⁶.

Certains considèrent *eleona* comme une pathologie rapidement mortelle, d'autres la décrivent comme une affection plutôt bénigne, mais longue.

On met en quarantaine l'animal atteint. Les traitements sont alors très variables et, selon les Musey, il n'existe pas de médication spécifique et sûre pour traiter *eleona*. On observe néanmoins, parmi la trentaine d'éleveurs de poneys qui ont dû soigner leurs bêtes atteintes par *eleona*, l'utilisation la plus fréquente de certains composants végétaux.

On cherche, dans un premier temps, à faire ouvrir les boutons en les massant avec une décoction de racines de *Ziziphus mucronata* (*way virna*) et de *Pseudocedrela kotschy* (*biyuna*). On peut frotter les boutons à l'aide de *teuleka*, sorte de flèche à tête d'argile que l'on fait chauffer au feu. On l'applique sur le cheval entravé, sans provoquer d'incision. Dans un deuxième temps, on couche l'animal, entravé, un homme lui tenant la tête pendant que le propriétaire ou un spécialiste ouvre les boutons à l'aide d'un couteau chauffé sur un foyer. Certains massent les petits boutons avec de l'huile de *Ricinus communis* (*tenena*) et des cendres issues de lixiviation du sel de potasse, le couteau chauffé étant réservé aux ganglions hypertrophiés.

On place ensuite sur les plaies des poudres issues de racines pilées de *Calotropis procera* (*furuga*), de *Cassia nigricans* (*songrhonga*), en mélange avec de la poudre de *Loranthus* (*venga*), de *Mitragyna inermis* (*dehesa*). On lave ces plaies tous les deux jours avec un décocté de racine ou d'écorce de *Piliostigma thonningii* (*bagasa*).

Les ingrédients peuvent varier. Certains éleveurs soignent les plaies avec des poudres de racines de *Commiphora pedunculata* (*laflaflayna*), de *Grewia*

2. *Eleona* pourrait être la morve. Dans ce cas, la transmission du cheval à l'homme est avérée, comme l'avait signalé Jean Hameau dès 1820 (Wilkinson 1992).

3. Une sorte de syphilis, la dourine, existe également au Tchad.

4. Dans leurs descriptions des maladies des poneys, les tradipraticiens désignent généralement sur leur propre corps les emplacements touchés.

5. L'OIE (Office International des Épizooties) considère que le Cameroun est encore atteint par la morve.

6. Des épidémies de lymphangite épizootique sont courantes au Tchad, comme celles qui ont sévi au Kanem dans les années 1950. Les éleveurs du Kanem opèrent et enlèvent les cordes lymphatiques.

bicolor et de *Ximenia americana* (*otlotloda*). D'autres mettent seulement de la poudre de racine de *Cassia nigricans*, particulièrement amère, qui chasse les mouches et cicatrise. Tous les deux jours, on soigne avec une décoction de *Pilostigma* ou même de *Cassia nigricans* à l'aide de tampons de fibres de *Grewia villosa* (*holeyda*). Ces soins peuvent durer de trois semaines à un mois.

Il est possible d'administrer, en même temps, par voie orale, un décocté de racine de *Ziziphus mucronata* pour « lui faire uriner sa maladie ».

Très souvent, pour *eleona*, on fait venir un spécialiste ou bien on lui confie l'animal. Dounia Dayge, du village de Dom-Moutmara, soigne souvent *eleona*. Lors de notre visite, il venait d'achever un traitement sur une bête venue du Tchad. Il masse les parties malades avec les ingrédients précédemment signalés en y ajoutant de la cendre d'*Hyptis spicigera* qu'il applique surtout après incision. Il enduit les ulcères avec de la poudre de racine de *Securidaca longepedunculata*, *Blepharis linariifolia* et *Pistia stratiotes*. Il lave les plaies tous les trois jours et recommence ces applications une dizaine de fois. Il cherche à les faire cicatriser avec du latex de *Calotropis procera* et d'*Euphorbia unispina* (*udusina*). Il parachève le traitement en appliquant de la graisse de mouton et de la cendre de *Faiherbia albida* (*cutna*) et de *Grewia bicolor*.

Ce traitement peut être complété par des fumigations à l'intérieur d'une écurie, avec des poudres de racines diverses, où dominent celles de *Stereospermum kunthianum* (*rhegekna*) et de la poudre de *Sanseveria liberica* (*kumoda*).

La phase de remise en forme du poney, après *eleona* ou d'autres affections graves, peut être à la charge du spécialiste, moyennant un supplément de prix. Elle est basée sur une nourriture sélectionnée : sorgho rouge et petit mil pilés et bouillis, drêches de bière de mil. Auparavant, on cultivait pour lui des variétés de niébé dont le *lit katanga* (niébé textile), semé tardivement pour ne récolter que ses fanes. On lui donne un mélange de feuilles de *Leptadenia hastata* (*wulida*), de *Stereospermum kunthianum* et d'*Azela africana* (*gulgulna*). On l'emmenait également faire des cures de terre salée (*yolda*).

LES AFFECTIONS DE L'APPAREIL DIGESTIF

Les affections parasitaires

Les parasites les plus fréquemment observés sont des vers rouges (*juvul slawna*) et des vers blancs (*sisiida*), visibles dans les fèces. On trouve également de longs ascaris (*suksukuda*).

Les parasites rouges sont des pupes de gastrophiles et les vers blancs, des proglottis d'anoplocephalidés. Ils se développent surtout pendant la saison des pluies. Les fortes infestations se traduisent par des troubles digestifs chroniques, une anémie suivie d'un amaigrissement et d'un affaiblissement de l'animal. Les cultivateurs qui, depuis peu, utilisent le poney comme animal de trait, considèrent ces parasites comme très gênants pendant la période des labours.

Dans ce cas, les traitements sont relativement homogènes et, semble-t-il, efficaces. On donne à l'animal, soit des arachides pilées dont une partie avec la coque et des fruits d'*Anogeissus leiocarpus* (*sigitna*), soit on fait germer du mil pénicillaire toujours mélangé avec des fruits d'*Anogeissus leiocarpus*. Plus rarement, on observe un mélange de sorgho rouge germé et de fleurs et boutons de *Mimosa pigra* (*gikna*).

Avant d'administrer ces médications, on fait jeûner l'animal pendant 24 heures. On les répartit en une ou deux prises selon la quantité de parasites. On peut aussi donner de l'eau où a macéré du sorgho rouge avec un décocté d'écorce de *Vitellaria paradoxa* (*gudida*) et de la poudre de *Pericopsis laxiflora*. L'eau du sorgho rouge peut être mélangée à du natron, comme cela se pratique chez les Peuls, chez qui les fruits d'*Anogeissus* étaient également une médication de base. D'autres traitements existent, mais ils sont moins usités, comme celui qui associe le sorgho rouge et la graisse d'un poisson fouisseur, *Heterobranchus bidorsalis* (*gimilna*), accompagnée d'une consommation répétée de feuilles de *diwotwolna* (?).

Les Musey peuvent pratiquer à cette occasion un gavage d'eau, essentiellement à base de filtrat d'écorce de caïlcédrat, le cheval étant maintenu entravé et couché. Si le parasitage est faible, ou après traitement, on fait brouter à l'animal, autour des mares, *Echinochloa stagnina* (*tleyna*). On lui donne aussi des décoctés d'écorce de *Vitex*

doniana (kukulumba) et, parfois, comme pour les enfants, un décocté de fruits de *Detarium microcarpum (kaskasa)*, présenté comme un remontant.

Ayam bwa, ventre gonflé, ou tugdida, les coliques

Les coliques du poney sont considérées comme des maux qui font gonfler le ventre, d'où l'appellation *ayam bwa*, « ventre gonflé ». Les symptômes associés sont l'anorexie et la constipation. Des douleurs abdominales intenses entraînent des coups répétés des membres postérieurs dans l'abdomen. Comme disent les Musey, « l'animal n'est pas tranquille ». Cette affection survient durant la saison sèche chaude.

Les coliques observées sont liées, dans la plupart des cas, à une surcharge de l'intestin, qui résulte de la consommation, vers la fin de la saison sèche, d'aliments fibreux, tiges de mil et fanes sèches s'agglomérant dans le gros côlon. Ce type de colique provoque une distension abdominale et des spasmes irréguliers.

Le premier traitement paraît assez expéditif. Si l'on a une queue de gazelle (*tuuk happa*), on l'introduit, enduite d'une pâte faite de punaises rouges (*barina*) écrasées, dans le rectum de l'animal, et cela assez profondément (un avant-bras). Le manipulateur opère des mouvements énergiques de va-et-vient. Le résultat est immédiat.

On peut intervenir différemment, avec une décoction de racines de *Vetiveria nigritana (dumara)*, de *Parkia biglobosa (jijida)* et de *Piliostigma reticulatum (bagasa)*, additionnée ou non de natron. Un bâton creux de *Ricinus communis* est introduit dans l'anus et on souffle de cette décoction à quatre ou cinq reprises.

On peut contraindre un jeune animal à prendre, par voie orale, un décocté de feuilles de *Tamarindus indica (cinda)* et de *Flacourtia flavescens*

(*kuluda*), deux fois par jour pendant quatre jours⁷.

On rencontre aussi des éleveurs faisant un décocté, réputé particulièrement amer, de racines de riz sauvage (*Oryza barthii*), qu'ils administrent à leurs bêtes, notamment dans le cas de rétention d'urine. Si l'urine est sombre, comme pour un ictère, le Musey préconise un décocté d'écorce de *Sterculia setigera* et de la racine tubéreuse de *Cochlospermum tinctorium (kabura)*, que l'on dose en fonction de la taille de l'animal⁸.

UNE AFFECTION DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE

Doyda, le rhume

Le « rhume » se traduit par un écoulement nasal, plus ou moins purulent, et s'accompagne parfois de toux. Cette affection particulière de la saison sèche froide apparaît en parallèle avec l'humidité, vent sec qui dessèche les muqueuses et provoque des irritations, voire une véritable inflammation de la pituitaire.

On confectionne alors un macéré d'écorces pilées de *Parkia biglobosa* et de racines de *Vetiveria nigritana*, que l'on laisse au soleil. On l'insuffle, ensuite, dans les narines à l'aide d'une corne de gazelle rufifrons. Puis, on force le cheval à courir. On peut faire la même chose avec la poudre d'un épiphyte de *Parkia biglobosa* et la poudre de racines de *Celtis integrifolia (slikana)* additionnée de natron.

On pratique aussi, indépendamment ou parallèlement, des fumigations dans une case close, avec un feu de son de mil et d'*Eleusine coracana*. On peut utiliser des os et même du tissu et diriger la fumée directement dans les narines, avec des tiges de ricin ou de maïs aménagées à cet effet.

La technique du gavage est reprise pour cette affection. On couche le cheval entravé, et, en lui prenant la langue, on le contraint, matin et soir, à ingurgiter une décoction encore chaude de *Sclero-*

7. La constipation, appelée *haydi buta*, est quelquefois définie comme une affection propre. On la traite un peu de la même façon, avec des décoctés ou des infusés d'écorces de *Sclerocarya birrea* et de néré, administrés par voie orale.

8. On est surpris du peu d'emploi de *Cochlospermum tinctorium* dans la pharmacopée musey, sans doute en raison de l'abondance et de la fréquence de l'utilisation de sa fécule, lors de chaque soudure et disette. Le passage de produit de cueillette à celui d'aliment le décline généralement du registre « médicament ».

carya birrea (yoyogoda) et de *Lonchocarpus laxiflorus* (gukalakna), et cela pendant dix jours.

Les états fébriles du poney, liés ou non au rhume, sont traités avec des décoctés de racines de *Ficus platyphylla* (bona) et de *Nauclea latifolia*, avec des feuilles de tamarinier. On lave en même temps l'animal avec le même décocté.

LES AFFECTIONS DE L'ŒIL

Hidi tida, les conjonctivites

Caractérisées par des rougeurs et des douleurs à l'œil, les conjonctivites s'accompagnent d'écoulements, plus ou moins purulents. Elles surviennent pendant la saison sèche froide.

Les conjonctivites catarrhales aiguës se traduisent par de la photophobie, un gonflement de la conjonctive et un écoulement oculaire séreux ou séro-muqueux. Les chevaux y associent souvent un prurit violent. Ces conjonctivites résultent d'une action du froid et de l'harmattan porteur de poussières irritantes.

Les conjonctivites d'origine parasitaire, liées à *Theilazia lacrymalis*, existent aussi.

Les traitements varient peu. On pile de l'ocre (*siyda*) que l'on met dans l'eau et on l'applique sur l'œil malade. On râpe une racine tubéreuse, *Stylochiton hypogaeus* (*jeeda*), très irritante et on en frictionne l'œil.

On peut également mettre de la suie recueillie sur une bassine ou une jarre, émanant d'un feu de racines de *Capparis* sp. (*Lururna*). On peut en tirer une solution mélangée à la décoction de poudre de racines d'une graminée, *Eragrostis gangetica*, à moins qu'on ne la remplace par de la poudre de racines ou de la cendre de l'écorce de *Gardenia erubescens*.

Certains appliquent simplement de petits tampons de feuilles de *Balanites aegyptiaca* (*connoda*) sur l'œil atteint. Ces mêmes feuilles, mâchées, sont appliquées également à la fin des traitements précédents.

Teoda, les cataractes

On peut mettre des emplâtres de feuilles de *Cassia mimosoides* ou encore de *Balanites*. Quelques éleveurs vont chercher, parfois fort loin, une argile très fine pour en frotter l'œil. D'autres,

enfin, conduisent leur monture chez les Marba, voisins méridionaux des Musey réputés plus experts qu'eux, en matière de soins des chevaux (villages de Djo-Gogor ou Tchindre-Gogor). Ces derniers opéreraient avec des éclats de tiges de mil, faisant ainsi sauter la cataracte. Cette intervention peut également être pratiquée sur l'homme.

LES AFFECTIONS DE L'APPAREIL GÉNITAL

Humindida, les avortements

Les « avortements » sont, pour les Musey, l'expulsion d'un fœtus mort avant la date de la mise bas. Les juments qui avortent plus de deux fois sont, en général, écartées de la reproduction.

L'étiologie de ces avortements peut être diverse : infections, déséquilibres hormonaux, gestation gémellaire, carences dans l'alimentation.

Les traitements restent sommaires. On fait bouillir des feuilles de *Combretum glutinosum* (*yamata*) et de *Piliostigma reticulatum*, que l'on administre après décantation, par voie orale. On peut aussi faire boire des décoctés d'écorce de karité et de néré « pour lui faire évacuer le pus ». On fait également boire l'eau où a bouilli du sorgho rouge additionné de natron et d'un sel de potasse particulier (*vukosida*), après avoir privé d'eau l'animal pendant 24 heures. On administre cette potion quatre à cinq fois.

La stérilité

Les éleveurs musey parlent de stérilité lorsque la femelle qui a été couverte ne donne pas de petit. La stérilité n'est pas considérée comme irréversible, elle signale une rupture dans le cycle normal du déroulement des naissances.

Les Musey remettent, en général, les juments à la saillie dans les dix jours suivant la parturition. Ils recherchent une fécondation immédiate, pendant les chaleurs du poulinage (qui se produisent entre le 5^e et le 18^e jour *post partum*). Les chances de succès de fécondation pendant ces chaleurs sont minces et dépendent de plusieurs facteurs : accouchement rapide et normal, jeune jument, délivrance dans les deux jours suivant le part, retour en chaleurs supérieur ou égal à dix jours, etc. La stérilité semble donc bien relative.

Quand on demande aux Musey de s'expliquer sur de telles pratiques, ils répondent que le poney est la « richesse » et qu'ils cherchent à l'accroître. Pour lever la stérilité, certains éleveurs dégagent le canal salivaire sous les dents, à l'aide d'un poinçon chauffé au feu. Ils cassent également les canines (*cegeda*) jugées trop grosses.

Pour remédier à la stérilité, on glisse dans un autre registre, celui des protections occultes. On réoriente la porte de l'écurie afin de ne pas recevoir la poudre de certains épiphytes, portés et envoyés par le vent ou par des voisins jaloux. On double les protections de géophytes et autres, comme *Amorphophallus aphyllus* (*zaneyna*). On creuse un petit fossé près de l'écurie pour y faire trébucher les mauvais esprits.

Les parts dystociques

Les causes des mises bas difficiles restent, selon le Musey, diverses. On invoque le cas de juments ayant été accouplées à des mâles de trop grande taille. Dans ce cas, on fabrique une solution mucilagineuse avec des géophytes (*taytayda*), les libers de *Grewia mollis* et, maintenant, de feuilles de *Ceratothera sesamoïdes* (*dekdehota*), avec laquelle le propriétaire s'enduit les avant-bras. Les actions manuelles ressemblent aux techniques des matrones lors d'accouchements difficiles. Ces gestes s'accompagnent d'actions mécaniques, de pressions sur le ventre de la jument.

LES AFFECTIONS DE L'APPAREIL LOCOMOTEUR

Dalida, boiterie, entorse et luxation

Les boiteries, qu'elles soient liées à des entorses, à des luxations, à des blessures ou à des infections, ne sont qu'une seule et même pathologie pour la plupart des éleveurs. Seuls les spécialistes des maladies des chevaux modifient leurs traitements en fonction du type de boiterie.

Les boiteries les plus fréquentes sont celles d'origine mécanique. La lymphangite épizootique

apparaît aussi comme responsable de quelques cas de boiteries que seuls les spécialistes reconnaissent et savent traiter.

Un troisième type de boiterie relève plus d'une association entre une asthénie importante du cheval et une affection qui aurait son siège au niveau du boulet des antérieurs.

S'il y a plaie sur boiterie, on fait intervenir la semipiternelle poudre de feuilles ou de racines de *Cassia nigricans*. Si la plaie s'avère profonde, on la remplit de graines de mil pénicillaire. On la cicatrifiera avec de la poudre de *Jatropha curcas* ou seulement à l'aide de son latex.

En cas d'enflure, on incise la partie au couteau rougi au feu, on y met de la poudre de *Cassia nigricans* ou de racines de *Prosopis africana* (*hoyna*), on recouvre le tout d'un emplâtre d'argile fine maintenu par des liens d'*Hibiscus cannabinus*. On renouvelle l'opération tous les trois jours.

On fait également un emplâtre de racines pilées de *Lonchocarpus laxiflorus*, prises dans des feuilles de *Combretum glutinosum* qui se collent ensemble. Enlevé tous les trois jours, ce pansement est renouvelé cinq à six fois. Pour laver et masser la partie malade, on utilise un décocté dans lequel intervient la poudre d'un épiphyte de *Hymenocardia acida* (*sibelna*) réputé pour la dureté de son bois. Il est censé guérir et fortifier la patte.

On confectionne également des emplâtres avec des fèces humains, séchés, brûlés et pilés⁹. On peut apposer sur ces emplâtres des attelles (*biditna*) de tiges de sorgho fendues, ligaturées par des fibres de *Grewia cissoides* et de *Piliostigma* écrasées au maillet. Les fibres de *Vigna unguiculata* var. *Textilis* (*lit katanga*) peuvent parfois aussi servir à cet usage¹⁰.

En fin de traitement, on conduit éventuellement l'animal pour une cure de bains d'eau et de boue dans le lac de Kama à Holom-Walang, en pays musey tchadien.

9. On utilisait, en revanche, pour les hommes, la cendre de crottin frais, en application sur certaines plaies, à l'oreille et à la bouche pour faire passer boucle et labret.

10. Certaines fractions musey l'utilisent, d'autres pas. Les connotations de ce *litna* restent trop marquées dans la mesure où les femmes se servaient de ses fibres comme ceintures pelviennes et étaient même enterrées avec ces fibres.

Pour la lymphangite épizootique (*palda*), on masse la partie malade avec un décocté de racine de *Ziziphus mucronata*, de *Jatropha curcas* et de *Grewia bicolor*. On applique ensuite un emplâtre de racines pilées d'*Annona senegalensis* (*kosoda*).

Lorsque la patte enfle beaucoup, les Musey désignent cette enflure du terme de *lawda*, « éléphantiasis ». On applique alors un emplâtre tiède de racines pilées de *Guiera senegalensis* (*fulafula*) et de *Piliostigma* et on le masse ensuite avec un décocté des mêmes plantes. Pour ce qui est une simple élongation, on applique un fer de hache préalablement mis au feu.

Quant à la boiterie dite *zoyda*, il s'agit de petits éléments situés dans chaque boulet, appelé *zoyda sem kuluma*, « le pois de terre du pied du cheval ». La partie enflée, légèrement chaude, est incisée et on retire ce qui semble être les sesamoïdes : deux petites boules dures et blanches (rappelant les pois de terre) sur les membres antérieurs. Le cheval, bien attaché, subit cette opération exécutée par un spécialiste. Parfois, le propriétaire la pratique lui-même, lorsque le cheval a deux ans, afin de prévenir cette boiterie.

Kusa, les fractures

Lorsque les fractures des membres sont hautes (humérus, radius, fémur, tibia), les traitements pratiqués, de l'aveu même des éleveurs, ne seraient pas très efficaces. Néanmoins, les animaux échappent à l'abattage et continuent à vivre à proximité des concessions.

Le Musey réalise des attelles à base de tiges de sorgho maintenues par des fibres d'*Hibiscus cannabinus* et des cordes tressées d'*Imperata cylindrica* (*gabianga*) et de *Sporobolus pyramidalis*. On laisse l'attelle plus d'un mois et on s'abstient de monter l'animal pendant six mois à un an.

Gasada, la hernie

Elle est jugée comme une maladie héréditaire pour certaines lignées de chevaux. L'utilisation de racines de *Nauclea latifolia* (*kumkummuda*), d'*Annona senegalensis* et de *Maytenus senegalensis* semblerait prépondérante.

LES AFFECTIONS DE LA PEAU

Mbil holna, les plaies dorsales

Le docteur Vogel (1860 : 224) est le premier à signaler des plaies dorsales à propos des poneys élevés par les Musgum, groupe au nord du pays musey : « Les chevaux de ce peuple ont peu d'apparence, mais sont d'une grande persévérance. Comme on les monte sans selle et sans étriers, il s'est créé chez les Musgo une coutume très barbare : pour tenir bien assis, on entretient sur le dos de l'animal une plaie, et même, en cas de nécessité, on se blesse soi-même à la cuisse pour tenir grâce à son propre sang. ». Cette « coutume très barbare » est reprise par H. Barth (1861 : vol. III, 37) et elle est encore signalée par G. Nachtigal (1880 : 378 ; 382) chez les Sumray de l'interfleuve Chari-Logone, voisins orientaux des Musey. Ces premiers voyageurs ne font que rapporter une interprétation phantasmée véhiculée par leurs informateurs musulmans tant bornouans que baguirmiens. Un fait est toutefois avéré auprès des intéressés : avant les batailles ou les grandes chasses collectives au feu, les cavaliers, pour mieux faire corps avec leurs montures, entaillaient très légèrement l'intérieur de leurs cuisses et la partie correspondante du flanc du poney pour renforcer cette proximité de l'homme et du cheval dans ces moments culminants de la vie d'un Musey. Quoi qu'il en soit, les plaies dorsales du poney devaient être très fréquentes et on en observe encore aujourd'hui.

Ces plaies dorsales constituent pour les éleveurs un des handicaps les plus sérieux dans l'utilisation de leurs montures (Fig. 3). Près d'une bête sur deux serait touchée par ces plaies. Elles sont localisées à la base de l'encolure ou près du garrot, mais surtout au niveau des vertèbres dorsales. Ces plaies sont, dans la majorité des cas, infectées et il se forme des abcès, dont la taille peut varier de celle d'une noix à celle d'une pastèque. Ces plaies sont liées au frottement régulier du cavalier montant à cru et, plus récemment, au collier de traction à armature de bois, garni de tissu et de chambre à air. On met sur la plaie des poudres de racines de *Prosopis africana*, d'*Afzelia africana*, d'*Imperata cylindrica* et de la cendre du péricarpe du fruit de *Sterculia setigera*. On couvre le tout avec la peau d'un batracien (*luuda*). On renouvelle le traite-

ment tous les trois jours et on lave la plaie avec un décocté d'écorce de *Prosopis*. Un macéré d'écorces de *Prosopis* peut être administré parallèlement par voie orale.

Lorsque le dos est enflé et pour empêcher le retour de cette *mbil holna*, on pratique une opération. Un spécialiste s'en charge pour le prix de 3 500 FCFA (tarif de 1998). Il ouvre la partie enflée, là où s'assoie le cavalier et incise jusqu'à l'os. Il va enlever le « fil noir » (*sadiina*), les conjonctifs sous-cutanés, des deux côtés et sur un demi-empan. Avec une aiguille passée au feu, il soulève ce ligament dorsal brun foncé et le coupe en prenant soin de ne pas toucher aux apophyses. On place alors un mélange complexe, composé de cendre de sabot de bœuf, de poudre d'écorce de tamarinier, de *Ziziphus mucronata* et de cendre d'une graminée, *Pennisetum pedicellatum* (*cemcemna*). On recouvre de feuilles de *Combretum glutinosum* qui vont se coller entre elles. D'autres éleveurs musey mettent de la cendre de carapace de tortue, des péricarpes des fruits de *Sterculia setigera*, du sésame rouge préalablement mâché, le tout recouvert de feuilles de *Combretum glutinosum*.

La poudre d'écorce de *Prosopis* et la graisse de mouton serviront pour la cicatrisation. Pendant l'ensemble du traitement, le cheval a la tête bloquée dans deux faisceaux de tiges de mil maintenus par un collier de contention, tressé en fibres de *Hibiscus asper* (*tleмна*) aux légers piquants. Ainsi, il lui sera impossible de se lécher le dos et d'enlever les emplâtres.

Les soins apportés aux plaies du dos suscitent le plus de variantes. Quelques éleveurs prennent des cendres de tiges de tabac et d'une graminée, *Eragrostis gangetica* (*lamlamayna*) ; d'autres, de la cendre d'*Echinochloa stagnina*, de la poudre de *Daniellia oliveri* (*mahasa*), de *Lannea schimperi*, de tamarinier, et, toujours de la cendre ou de la poudre de racines de *Cassia nigricans*.

Les parasitoses cutanées

– *Dakakna*, les poux

Les poux provoquent du prurit, entraînant des mordillements et des dépilations. Ils se retrouvent surtout au niveau de la crinière et à la base de la queue. Présents toute l'année, ils se manifestent



FIG. 3. – Poney entravé pour soigner une plaie dorsale (dessin C. Seignobos).

plus intensivement pendant la saison des pluies. Les plus fortes infestations sont remarquées sur les poulains.

Beaucoup de poneys rencontrés présentaient effectivement une phtiriasse. Le parasite responsable est *Haematopinus asini*.

Pour déparasiter les animaux, on prend des feuilles de ricin, de la cendre de vieilles pailles chargées du goudron de la fumée des cuisines et on en masse le corps à l'aide de filets de *Grewia mollis*. D'autres préfèrent un macéré d'écorces de caillé-drat et de son d'*Eleusine coracana* ou encore font appel à de la cendre de *borborda* (?), mêlée à de l'huile de karité et dont on frictionne les parties infestées. D'autres encore utilisent de la poudre de racine de *Guiera senegalensis* et de la cendre issue de la lixiviation du sel de potasse.

Aujourd'hui, les Musey utilisent de plus en plus le pétrole, avec du natron et des feuilles pilées de neem, *Azadirachta indica* (*geyena*).

– *Sekneona*, les tiques

Les tiques sont abondants lors de la saison des pluies. Ils provoquent des dépilations au niveau de la tête, du dos et des flancs. Cette dermatose régresse après les dernières pluies. Les différentes espèces de tiques rencontrées sont, dans un ordre décroissant : *Variegatum* (*amblyomma*), *Truncatum* (*hyalomma*), *Boophilus* et *Dermacentor*. La dermatose évoquée correspond, sans aucun

doute, à la dermatophilose (*gidiirina*). L'infection de *Dermatophilus congolensis* se produit pendant la période humide, au niveau de petites lésions cutanées (piqûres d'insectes, blessures de harnachement).

Les traitements les plus communs consistent en un décocté d'écorces de *Ficus platyphylla*, administré par voie orale. En même temps, on applique une poudre de feuilles de tamarinier sur les lésions cutanées, après avoir lavé l'animal avec du savon artisanal noir (*garla*), à base de cendre de *Balanites*. Toujours en soin externe, on mélange des cendres de tiges de sorghos et de *Pennisetum pedicellatum* avec un décocté de feuilles de ricin et le poney est oint plusieurs fois avec cette solution. La cendre de péricarpe des fruits de *Sterculia setigera* sert aussi à frictionner les parties touchées par la dermatophilose¹¹.

Les tiques peuvent engendrer une piroplasmose équine, la babesiose, présentant les symptômes d'une peau raide et d'un fort amaigrissement car l'animal refuse la nourriture. Le Musey reprend les mêmes soins que pour chasser les tiques, mais avec un rythme plus soutenu et une application plus minutieuse.

– *Beberingna*, la gale

On la soigne à l'aide de cendres de *Pennisetum pedicellatum* et de tiges de sorgho rouge très anthocyaniées, dont on frictionne l'animal avec des tampons de fibres de *Grewia*. On utilise aussi la cendre de champignons poussant sur le bois mort et de résidu de cendre de sel de potasse dans de l'huile de karité. Les parties malades sont frictionnées en trois ou quatre séances. On lave le corps de l'animal avec un décocté de *Cochlospermum tinctorium*.

LES AFFECTIONS RECONNUES PROPRES AU PONEY PAR LES MUSEY

Un certain nombre d'affections signalées par les Musey trouvent malaisément leur place dans les pratiques vétérinaires formelles. Elles ressortissent à d'autres registres, qui touchent moins à l'étho-

logie qu'à la psychologie du poney, telle que la perçoit le Musey.

Ces affections servent directement ou indirectement les disciplines d'élevage du poney et tentent aussi de couvrir le domaine de l'inconnu.

Karauna, la lulette

Le terme de *karauna* désigne la lulette chez l'homme et, chez le poney, les filets vasculaires de la langue, car le poney doit avoir, tout comme l'homme, une lulette. Les Musey, et la plupart de leurs voisins, pratiquent chez l'enfant l'ablation de la lulette et *karauna* désigne aussi une maladie qui frapperait par étouffement ou asthénie. « Si on ne coupe pas *karauna*, elle tue. ». L'opération revêt un caractère obligatoire.

Pour une pouliche, on coupe les filets de chaque côté de la langue et, pour un poulain, on enlève également le filet central. Le chiffre deux correspond à la féminité et trois, à la virilité. Cette opération, comme celle de la lulette des enfants, est effectuée à l'aide d'un fer recourbé et tranchant (*velda*), par un spécialiste. Elle se situe, pour le poney, avant ou pendant la première coupe de la crinière, autrement dit vers sa première année.

Pereta delda, pretelda, les épis

L'épi ou les épis sur la robe des chevaux, en particulier le cou, sont regardés comme les symptômes d'un mal. L'animal en a hérité et, pour certains, ces manifestations seraient la conséquence d'incestes produits dans la lignée. Le comportement du poney risque d'être inattendu, en particulier, jadis lors des guerres et des grandes chasses, il pouvait, lors d'une volte, se débarrasser de son cavalier et le tuer.

Le cavalier musey dressait son cheval à sauter, bien sûr, et aussi à coucher la tête sur le côté d'une certaine façon (*slate del kuluma*) afin de lancer les couteaux de jet. *Pretelda* aurait rendu périlleux cet exercice.

Le propriétaire brûle les poils de l'épi avec de la braise et fera cicatriser la blessure avec de la poudre

11. Dans la région du moyen Logone, c'est une médication couramment appliquée sur les lésions des lépreux.

de racines de *Combretum aculeatum* et de feuilles de *Cassia nigricans*, en quelques applications.

Durusa

Durusa est également appelée « maladie du vers sous la dent ». Les symptômes apparaissent sur les jeunes chevaux qui refusent de s'alimenter. On voit apparaître des boutons sous les incisives : « un ver se met sous la dent, tu le chasses avec le poinçon rougi au feu, il tombe, mais tu ne peux pas le voir... ». Il s'agirait, en fait, de libérer le canal salivaire.

C'est une maladie, mais, par sa constance, *durusa* ou *tunrusa* devient presque un rite de passage dans l'élevage du poulain, comme celui de couper la « lnette ». Parallèlement, on frotte la langue avec un tessou de poterie et on incise les gencives. Cette pratique est connue ailleurs, en Camargue par exemple, on l'appelle le « parodent¹² ». Il est également exécuté sur les animaux jeunes afin qu'ils recouvrent l'appétit. Après avoir frotté les « boutons » des gencives, on met du sel de potasse, puis on lui donne des fanes tendres de niébé.

Bridinga

Bridinga est le nom d'une punaise (Aradidae) de couleur sombre, impressionnante par sa taille (Fig. 4). On la trouverait sous les écorces des arbres et elle n'apparaît que pendant la saison des pluies. On la confond aussi avec *honlokna*, grosse punaise prédatrice (Belostomatidae) vivant dans l'eau et qui en sort à la tombée du jour. Elle effraie aussi par sa taille et ses deux « crocs », qui sont des pattes ravisseuses.

Pour les Musey, « sa piqure est comme celle du serpent », mais les effets sont différés, une année et plus. En fait, les Musey associent cet insecte à toutes les affections graves dont ils identifient mal la provenance.

Certains symptômes de *bridinga* pourraient être liés à la mouche tsé-tsé (*slipma*). Réputé trypano-tolérant, le poney peut, affaibli et de passage sur les rives boisées de la Kabia, subir des levées de trypano-tolérance.

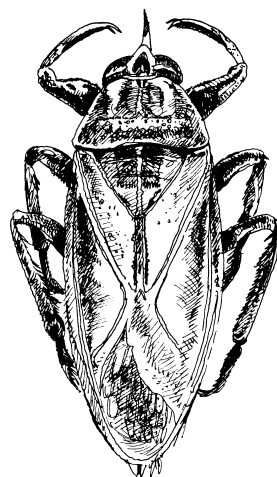


Fig. 4. – *Bridinga Hydrocyrius columbial* (Belostomatidae) (dessin C. Selgnobos).

Lorsque *bridinga* est diagnostiqué, l'animal est conduit chez un spécialiste. Ici, tout l'arsenal des poudres, décoctés, infusés, etc. est sollicité avec complexité, voire raffinement. Entrer dans le domaine du spécialiste, c'est entrer dans celui du secret. Nous avons donc collecté des prescriptions, plus ou moins tronquées, dans lesquelles ressortent surtout les ingrédients, « génériques » si l'on peut dire, les plus connus, déjà en partie évoqués.

S'il y a enflure, on retrouve en soins les poudres de racines de *Ficus platyphylla*, de *Terminalia macroptera*. S'il y a plaie, le fer rougi apparaît pour tuer les « œufs » de *bridinga*. On soigne les plaies avec de la poudre de racines de *Guiera senegalensis*, de *Cassia nigricans*, de *Ziziphus mucronata*, etc.

Si le tour des yeux enfle, on applique des emplâtres d'épiphytes de *Mitragyna inermis*. La poudre de racines de *Securidaca longepedunculata*, utilisée contre les morsures de serpent, est reprise dans le cas de *bridinga*.

Avec *bridinga*, on voit percer l'autre volet de la pharmacopée, celui qui fait intervenir les géophytes à bulbe, *tamasa*, *kuseda*, les *Loranthus*

12. Le lampas des vétérinaires du début du siècle : gonflement des muqueuses de la bouche que l'on scarifie.

poussant sur certaines essences rares et donc recherchés, les *Cissus quadrangularis* (*dumuna*), *Adenia venenata* et différentes Euphorbiacées. On a autant recours à la brousse qu'au jardin de plantes médicinales et protectrices généralement héritées par les spécialistes des soins aux chevaux. Dans les jardins de ces tradipraticiens, on note toujours plusieurs dizaines de types de géophytes et autres plantes médicamenteuses, concernant le cheval et parfois l'homme et le cheval :

- *tamasa vakalangi* pour les protections occultes ;
- *tamasa gujaka* contre les fractures, y compris en prévention ;
- *tamasa gukarida*, géophyte aux feuilles tachetées, pour la tenue du cheval, sa fringance, etc. ;
- *tamasa guvuda* pour la fécondité.

La préoccupation constante du Musey vise à protéger sa monture contre toute menace directe ou occulte. Pour empêcher que le cheval ne soit volé, on l'oingt de graisse de chien ; même vendu, le cheval reviendra alors chez son premier maître. Pour « blinder » le poney pour la chasse, on utilise certains *Loranthus* comme celui de *Cissus populnea* (*godota*), *Strychnos inocua*, *Hymenocardia acida*, etc. Les charmes pour la chasse visant à protéger la monture et à obtenir un bon comportement sont légion et presque toujours à base d'épiphytes.

Pour les Musey, les pratiques vétérinaires intéressant le poney, que nous venons d'évoquer, sont peu importantes comparées à l'arsenal de pratiques occultes qui entoure le couple cheval-cavalier.

UNE PHARMACOPÉE, CLASSIQUE DANS LE CHOIX DES INGRÉDIENTS, ORIGINALE DANS LEUR APPLICATION

Les médicaments et leur conditionnement renvoient à des classiques de la pharmacopée. Il s'agit du macéré, de l'infusé et du décocté d'écorces ou de racines (parfois de parties bien spécifiques) uti-

lisés en bain ou administrés par voie orale. Racines, écorces et feuilles, réduites en poudre, sont employées en emplâtres, en pulvérisation ou mélangées à des macérés, décoctés ou eau simple. Les racines se taillent manifestement une part prépondérante.

Un grand nombre des plantes utilisées semblent interchangeables. On observe, en revanche, peu d'excipients généraux, comme le décocté de fruits et de feuilles de tamarinier des Peuls voisins.

On constate, comme dans toutes les pharmacopées, l'application de la « théorie des signatures » de Pracelse : aspect, couleur, saveur d'une plante présentent autant d'indices pour ses propriétés médicinales. On emploie, par exemple, *Kigelia africana*, avec ses gros fruits allongés, pour lutter contre la stérilité ; *Euphorbia hirta* est une plante galactogène en raison de la blancheur de son suc, etc.

On retrouve aussi les grands classiques médicaux, y compris pour les hommes :

- *Combretum glutinosum*, pour ses feuilles en décocté dépuratif et en diurétique. Elles se présentent comme l'élément principal ou annexe d'une médication¹³ ;
- *Guiera senegalensis*. Le décocté de ses feuilles est donné comme antitussif, le décocté de ses racines comme anti-inflammatoire. En emplâtre ou en application avec massage, il a une fonction analgésique ;
- *Balanites aegyptiaca* en massage de décocté de ses racines, et en emplâtre de ses feuilles comme anti-inflammatoire ;
- *Cassia occidentalis* et *Sterculia setigera*. Les feuilles du premier et les péricarpes du second ont une action dépurative, laxative et antihelminthique ;
- *Tamarindus indica* est bien connu pour les propriétés laxatives de ses feuilles et de ses fruits ;
- *Khaya senegalensis* et *Nauclea latifolia* offrent des décoctés de leurs racines et de leurs écorces comme fébrifuges et dépuratifs ;
- *Piliostigma reticulatum* fournit des fibres pour les pansements et les ceintures pelviennes. Ses

13. Dans la région du Moyen Logone, les feuilles de *Combretum glutinosum* permettent de se débarrasser de tous les parasites, y compris, par fumigation, des ravageurs du grenier.

racines, en poudre, constituent un hémostatique, antiseptique et anti-inflammatoire ;

– *Sclerocarya birrea* est un anti-dysentérique recherché et, plus généralement, un purgatif, mais il couvre beaucoup d'autres indications étant donné l'importance des prélèvements sur les pieds de *Sclerocarya* dans le pays musey ;

– *Ficus platyphylla*. Son latex n'est pas utilisé que pour piéger les oiseaux. La sollicitation des troncs et des branches maîtresses indiquent que la médication est généralisée ;

– *Securidaca longepedunculata* est un antivenimeux (racines en poudre) et soulage, en emplâtre, les douleurs articulaires ;

– *Vitex doniana* fournit un décocté anti-asthénique.

Une utilisation plus particulière est faite de certains ligneux et sous-arbrisseaux. Il s'agit de *Ziziphus mucronata*, dont le décocté des racines est antihelminthique. Les fruits d'*Anogeissus leiocarpus* sont retenus comme antidiarrhéique, de même que les écorces de *Faidherbia albida*.

Cassia nigricans (feuilles et racines) concerne toutes les affections externes, comme antiseptique, et pour le soin des ulcères. Enfin, le décocté des racines et des écorces de *Prosopis africana* est requis pour les soins les plus divers, plaies, ulcères, boiterie... Avec *Prosopis*, on entre chez les Musey dans le domaine du symbolisme, particulièrement riche en ce qui concerne cette essence¹⁴.

La composition des ingrédients pour soigner telle ou telle affection passe souvent par une grille d'association symbolique. Nous donnerons l'exemple de la fête de l'an nouveau (*vun tilla*), à

Gounou-Gaya, avec le rite de l'onction d'huile (Karamba 1988). On pile, dans un mortier, les graines de sésame, puis une branchette de *Hymenocardia acida*, ensuite une de *Prosopis africana* et, enfin, une de *Terminalia macroptera*. On asperge cette huile sur les hommes et les chevaux. Ces essences, comme bien d'autres, sont chargées, en plus des principes actifs qu'elles véhiculent, d'un « pouvoir » supplémentaire dans tel ou tel domaine et qui varie en fonction des fractions, voire des lignages musey.

L'originalité dans les soins donnés aux chevaux par les Musey tient sans doute plus dans leur côté formel, qu'il s'agisse de petites interventions chirurgicales ou du raffinement dans le traitement des différents types de blessures et de plaies.

La pharmacopée du poney se transforme sous l'effet de plusieurs causes combinées. Tout d'abord, la pharmacopée des poneys chez les Musey du Nord serait, de leur propre aveu, moins développée que celle de leurs voisins méridionaux, Musey et surtout Marba. Sans doute, dans leur esprit, s'agit-il plus de protections occultes et de charmes.

Les Musey insistent sur le fait que posséder plusieurs chevaux et les élever n'était pas à la portée de n'importe qui (Fig. 5). Une sorte d'aristocratie avait seule les moyens d'acheter des *kuluma* et de payer les dots avec des *buluma*. Les pères et les grands-pères, déjà éleveurs, avaient ainsi légué un savoir et des « médicaments » concernant les chevaux. Parmi eux, certains étaient des praticiens reconnus en matière d'hippiatrie.

La connaissance sur les poneys ne se partage pas. Les spécialistes en vivent, les autres en ont hérité, dont certaines formules sous le sceau du secret.

14. *Prosopis africana* est lié à l'homme, à la guerre et à la mort. Cet arbre, au bois imputrescible, ne peut être abattu que par des hommes d'âge mûr et dans le but de dresser des tombeaux (plusieurs dizaines de pieux fichés en terre). On ne peut frapper quelqu'un avec un bois de *Prosopis* sans entraîner à court terme sa mort. Seuls les hommes peuvent dormir sur des lits de planches de *hoyna*. Les femmes sont soumises à un interdit et celles en âge de procréer ne peuvent utiliser son bois pour cuisiner. Elles s'en servent, en revanche, dans des cas exceptionnels, les branchettes feuillues tressées servent de garniture et d'antiseptique *post partum*, l'accouchement les ayant exposées à la mort. Les femmes ont encore recours à des ceintures de branchettes de *Prosopis* au cours du rite purificateur de sortie de veuvage. Quant au poney, les rapports avec *hoyna* semblent varier selon les fractions musey. Pour certaines, on ne peut attacher un poney à un pieu de *Prosopis*, ni construire avec ce bois le plancher de sa litière car, « comme les femmes, le poney fait partie de la richesse de l'homme et il s'acquiert de la même façon ».

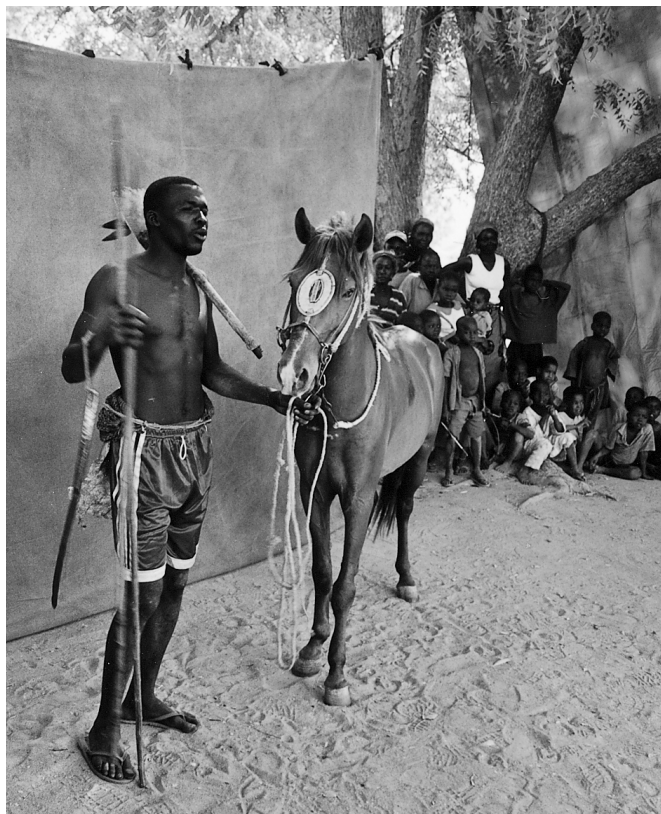
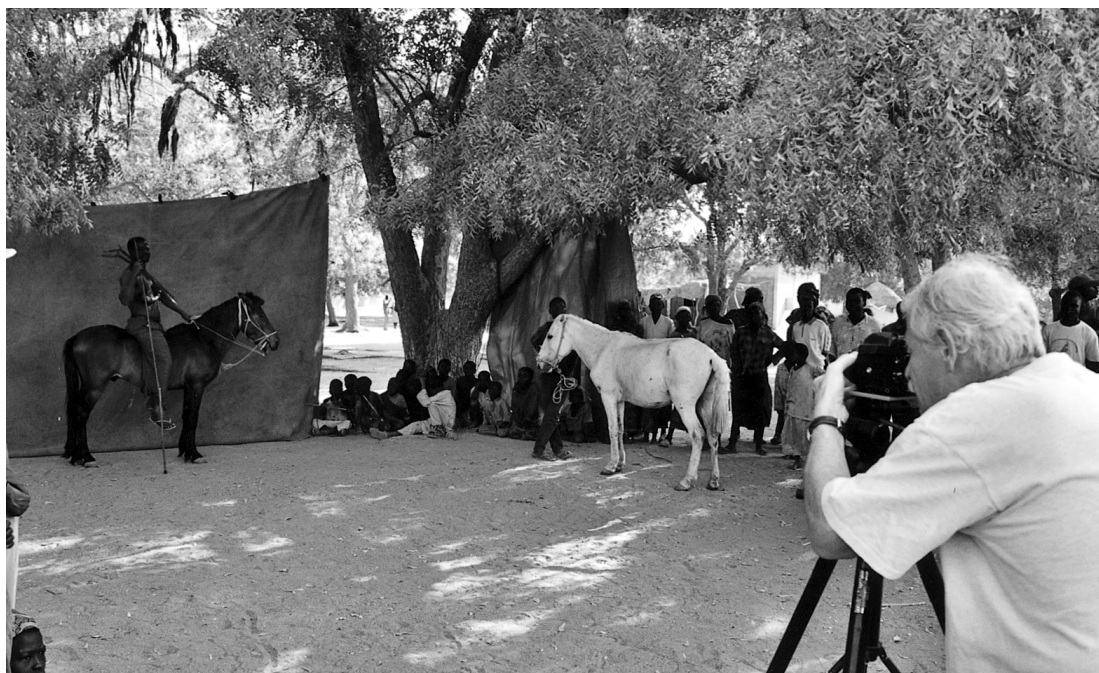


FIG. 5. – Prise de vue de poneys musey à Gobo par Yann Arthus-Bertrand les 14 et 15 mars 2002 pour le livre *Chevaux* (Arthus-Bertrand 2003) (photos C. Seignobos).



Ils n'osent parfois en faire bénéficier leurs voisins, car si l'animal meurt, ils en seront rendus responsables.

CONCLUSION

Depuis la fin des années 1980, l'interdit de faire travailler les chevaux a été progressivement levé par la gérontocratie, véritable censeur de la société musey. Il fallait lâcher du lest et encourager les jeunes candidats à l'émigration dans la Bénoué à rester au pays¹⁵. Dans le canton de Gobo, certains hommes âgés eux-mêmes s'y mettent à partir de 1995-1996.

Ce sont, toutefois, les Peuls installés auprès des Musey qui ont, les premiers, adopté le poney comme animal de trait. Son prix modique et son endurance constituent des atouts. De plus, le poney, suffisamment fort pour tracter une charue moyenne, offre une progression optimale par rapport à la conduite trop rapide d'un cheval et son passage produit moins de dégâts sur les lignes de culture qu'un attelage bovin.

La commercialisation des poneys a été relancée dans les années 1990 par l'infléchissement au Cameroun du bassin cotonnier vers le sud. Les zébus, à la différence du poney, ne pouvaient résister aux glossines et la lourde mécanisation bibovine s'avérait coûteuse et partant trop risquée. Dans ces mêmes régions (à Touboro), les expériences de motorisation légère avaient tourné court. Le poney, trypano-tolérant, paraissait une des solutions les mieux adaptées.

On assiste donc, dans les années 2000, à une sorte de démocratisation de l'élevage du poney comme animal de trait. Le pays musey tout entier devient un « pays naisseur » pour cet équidé. Dans le seul canton de Gobo, le nombre de poneys (120 en 1981, Seignobos *et al.* 1987 : 61) a plus que triplé en 2002. Le cheval continue toujours à focaliser la société musey, mais différemment. Les familles des *saa ngolda* entretiennent

encore des poneys, car l'éducation équestre des jeunes garçons fait toujours partie d'un apprentissage social valorisé. Les nouveaux éleveurs musey ont néanmoins tendance à s'aligner sur les Peuls, copiant le harnachement de labour, en partie codifié par la Sodecoton (Société de développement de la culture du coton). On constate même des emprunts à la pharmacopée peule pour le soin des chevaux. Le poney promu animal de trait au service de la spéculation cotonnière peut, par ce biais, bénéficier des traitements délivrés par les services d'encadrement vétérinaire de la Sodecoton. Les soins du poney deviennent à la fois plus cosmopolites et plus sommaires. L'élevage se « laïcise » et les pratiques intéressant la « part d'humanité » du poney s'effacent peu à peu.

RÉFÉRENCES

- ARTHUS-BERTRAND Y. 2003. — *Chevaux*. Éditions du Chêne, Paris.
- BARTH H. 1860-1861. — *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*. A. Bohné, Paris ; A. Lacroix, Van Meen et Cie, Bruxelles.
- BOUQUET A. & DEBRAY M. 1974. — *Plantes médicinales de la Côte d'Ivoire*. Travaux et Documents de l'ORSTOM 32. ORSTOM ; Librairie Larose, Paris.
- DIGARD J.-P. 1990. — *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Fayard, Paris.
- GARINE I. DE 1975. — Contribution à l'ethnozoologie du cheval chez les Moussey (Tchad et Cameroun), in *L'Homme et l'animal*. 1^{er} Colloque d'Ethnozoologie. Institut International d'Ethno-sciences, Paris : 505-520.
- GRANIER P. 1987. — *Mission d'appui sur la production du cheval de selle au Cameroun (situation actuelle et possibilités d'amélioration)*. IEMVT-IRZ, Montpellier.
- KARAMBA A. 1988. — Les rites de l'huile au pays musey, in *Travaux d'anthropologie culturelle*. Grand Séminaire Saint Luc. Vol. 2. N'Djamena : 23-32.
- MALGRAS D. 1992. — *Arbres et arbustes guérisseurs des savanes maliennes*. ACCT-Karthala, Paris.
- NACHTIGAL G. 1880. — Voyage du Bornou au Baguirmi, in *Le Tour du Monde*. Hachette, Paris : 337-416.

15. Elle l'a fait en même temps qu'elle donnait son accord pour la mise en culture de bas-fonds, dans des zones réservées à la chasse, pour des sorghos repiqués empruntés aux Peuls.

- NADJI GUGUMMA N. 1983. — *Paroles de sagesse des Musey (Gounou-Gaya. Tchad)*. Centre d'Études Linguistiques. Sarh Tchad, Niamey.
- PECAUD G. 1925. — *Les chevaux de la colonie du Tchad*. Rapport. Service vétérinaire de l'Élevage de la colonie du Tchad.
- POUSSET J.-L. 1989. — *Plantes médicinales africaines*. ACCT, Paris.
- SANDA-OMAROU F. 1982. — *Contribution à l'étude de la pharmacopée peulh du Diamaré (Nord-Cameroun)*. Faculté de Médecine et de Pharmacie 17. Université de Dakar, Dakar.
- SEIGNOBOS C. 1983. — Les gens du poney : les Marba-Mousseye. *Revue de Géographie du Cameroun* IV (1) : 9-38.
- SEIGNOBOS C., TOURNEUX H., HENTIC A. & PLANCHENAU D. 1987. — Le poney du Logone. *Études et synthèses de l'IEMVT* 23.
- SEIGNOBOS C. 1995. — Les poneys du Logone à l'Adamawa, du XVII^e siècle à nos jours, in *Cavalieri dell'Africa*. Centro Studi Archeologia Africana, Milano : 233-253.
- SEIGNOBOS C. 1996. — *Terroir de Siri (terroir pionnier tupuri dans la région de Touboro)*. DPGT-Sodecoton-Orstom, Paris.
- SEIGNOBOS C. 1999. — Élevage social du poney musey (région de Gobo, Nord-Cameroun), in BAROIN C. & BOUTRAIS J. (eds), *L'Homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Actes du colloque du réseau Méga-Tchad, Orléans, 15-17 octobre 1997. IRD, Paris : 394-407.
- VALL E. 1994. — *La traction animale dans le Nord-Cameroun. Utilisation du poney Musey pour la culture attelée dans le Diamaré*. IRZV ; CIRAD ; EMVT, Montpellier.
- VOGEL E. DR. 1860. — *Schilderung der Reisen und Entdeckungen des Dr. Eduard Vogel in Central-Afrika*. Verlag Von Otto Spamer, Leipzig.
- WILKINSON L. 1992. — *Animals and diseases. An introduction to the history of comparative medicine*. Cambridge University Press, Cambridge.

Soumis le 10 août 2002 ;
accepté le 2 août 2003.